

À MES PETITS ENFANTS

INVITATION AU VOYAGE

Confortablement installée dans ce merveilleux rôle de grand-mère, j'ai envie de me retourner sur une partie de ma vie qui a passé si vite, sans même que je m'en aperçoive, sans prendre conscience de cette inexorable fuite du temps.

Présent prenant, présent épuisant, lutte contre le temps, pour sans cesse préparer l'avenir, mais présent dont on n'a pas su apprécier les instants de bonheur. Vivre, vivre, à vingt ans, on n'a pas le temps de savourer, on avale, vite, vite, vite...

Vingt ans en 1968, c'est la découverte d'un autre univers, vaste celui-là par rapport à un carcan de contraintes et d'interdits qui marquaient un horizon si petit.

Les filles étaient élevées dans l'unique but de trouver un mari pour éduquer à leur tour des enfants...

Coutume transmise par des générations de femmes qui semblait devoir durer l'éternité.

S'il est vrai que les femmes ont remplacé les hommes pendant la guerre, lorsque ceux-ci en sont rentrés, la logique et la force des choses a voulu que chacun reprenne sa place. Adieu donc les désirs de liberté et d'indépendance. Même si les filles commençaient à avoir droit à un peu plus que les cours de cuisine et de couture (que j'ai connus).

Et c'est une fabuleuse chance que notre père, rentré de la guerre en 1945, ait voulu la culture en plus pour ses filles. Je pense que son idéal aurait été de les voir toutes institutrices.

Peut-être une revanche pour ce petit garçon qui a dû quitter l'école à même pas 12 ans pour être placé commis dans une ferme, comme la plupart de ses petits copains d'ailleurs. La vie était rude.

Et elle le restera encore un moment, car il ne faut pas oublier qu'après mon CM2, presque 40 ans plus tard, j'étais la seule de ma classe à partir en sixième, en pension, au lycée de Saint-Lô. Merci papa.

L'évolution de l'ouverture pour les filles a donc été très longue et lorsque j'ai voulu aller travailler, à 16 ans, pour échapper sans doute au carcan familial, j'ai eu un refus ferme et catégorique : « tu feras ce que tu veux quand tu auras ton bac, ma fille ». La majorité n'était qu'à 21 ans. Il fallut donc obéir. Heureusement dois-je ajouter, car on n'avait pas conscience alors qu'études et métier pouvaient être liés. L'enseignement général était la voie royale qui menait à la faculté puis à l'enseignement. C'était l'étude pour l'étude et le métier venait après.

Et dans l'activité professionnelle, dont le choix était très limité, il y avait les métiers manuels et les métiers intellectuels. Deux mondes parallèles.

Ainsi 1968 n'a pas été l'explosion de ce carcan de la société, où régnait en maître le mot « interdit », comme on pourrait le croire avec une libération totale des mœurs.

Cette indépendance, cette façon différente de penser, il a fallu la conquérir petit à petit, patiemment. En revanche, l'explosion s'est produite dans les têtes et dès que l'idée de Liberté a pointé le bout de son nez, une soif d'action a mis entre parenthèses le temps de la réflexion.

Un besoin impératif de construction, de réalisation a déferlé, balayant une certaine spiritualité que nos maîtres avaient essayé de nous inculquer. Car construire, posséder, n'est pas se construire.

Avoir, ne suffit pas pour être.

Et pourtant, Internet n'était pas encore là pour finir de nous absorber. Est-ce pour cela que notre jeune génération a déjà ce sentiment que le temps file entre les doigts d'une manière inexorable ? Sont-ils conditionnés et sollicités à ce point ces petits, au rythme des années scolaires, pour déjà éprouver l'inexorable fuite du temps exprimée ainsi par Emmanuelle un jour d'anniversaire : « mais mamy, je n'aurai plus jamais quatorze ans ? »

Moi je n'ai vraiment connu ce sentiment que lorsque je suis entrée dans la vie active... Avant, j'avais l'impression d'être dans une sorte d'attente : attente de quitter le domicile familial pour enfin faire ce que j'avais envie de faire : m'amuser, sortir, profiter de la vie (?)... ne plus avoir de comptes à rendre, ne plus avoir à demander d'autorisation pour tout. À vingt ans, c'est un peu dur.

Illusion sans doute, car ces barrières qui ont été construites tout au long de l'enfance et de l'adolescence seront présentes toute ma vie, même si devenir libre, c'est les assimiler, les reconnaître, les accepter et aussi apprendre à s'en servir en faisant sauter tous les verrous qu'une bonne éducation sème tout au long de ses bons principes. C'est effectivement à ce prix que l'on peut tendre à devenir libre.

On n'agit plus alors en fonction des autres, mais en fonction de soi. Fini cet épuisant besoin de toujours prouver quelque chose, comme si on s'obligeait à constamment rendre des comptes sur nos motifs. À qui d'ailleurs, si ce n'est à cette fichue morale.

À mon poste privilégié d'observation, Emmanuelle, Théo, Réjane, Justine, Axel, je vous vois vivre le présent avec bonheur, croquer la vie à pleines dents, mais peut-être un jour aurez-vous envie de savoir d'où vous venez, qui étaient vos aïeux, de comprendre vos racines ?

C'est donc pour vous, et aussi pour mes enfants Sophie, Alexandra et Xavier, que j'ai eu envie de me retourner vers ce

passé qui nous a tous façonnés, qui nous a transmis à tous un même acquis, génération après génération, mais que nous avons intégré cependant chacun d'une manière différente.

Donnez-moi la main et remontons le temps.

Juste une petite mise en garde, comme dans tous les voyages.

Avec ces mêmes personnes et ces mêmes vies, quelqu'un d'autre aurait écrit une histoire complètement différente. La mienne contient un peu de moi, beaucoup, bien sûr, trop peut-être. Ce livre, je l'ai écrit avec mon cœur et s'il y a quelques imprécisions, j'espère que vous me les pardonneriez.

Mes souvenirs, les témoignages que j'ai glanés ici et là sont fatalement chargés d'émotion.

Mon admiration pour ces ancêtres qui ont eu des vies difficiles, voire exceptionnelles (plusieurs ont combattu pour la France, au cœur de la guerre, sous le feu ennemi, en y laissant même leur vie) a fait le reste.

Si en plus ce récit nous permet de les faire un peu revivre et de leur rendre le bel hommage qu'ils méritent, mon but sera doublement atteint.

Bon, cette fois, en route, partons sur les traces de nos ancêtres.

AU XIX^e SIÈCLE

IL ÉTAIT UNE FOIS, UN INSTITUTEUR

Au milieu du 19^e siècle, alors que commençait le Second Empire de Napoléon III et que les idées républicaines de Victor Hugo lui valaient de partir en exil, naissait une petite fille à la forte personnalité. Elle s'appelait Maria Céline Briens. Et je dis forte personnalité car 100 ans plus tard, nous, ses arrière-petits-enfants, avons parfois entendu dire « Maria n'est pas morte ! » à l'occasion d'une forte prise de position enfantine ou pour souligner un trait de forte personnalité d'un de ses descendants justement.

C'est dire si elle a marqué la famille pour laisser pareille empreinte. Il faut cependant noter que ce n'était pas lancé comme un compliment.

Cette petite Maria, seule fille au milieu de trois frères, Hippolyte, Auguste et Cyrille, avait-elle une vie de petite princesse ? Avec un papa instituteur, avait-elle lu trop de contes de fées ? Était-elle rêveuse, trop idéaliste, trop exigeante ?

Le temps passait : vingt ans, trente ans, toujours pas de prince charmant. Et la quarantaine s'approchait inexorablement. Pourtant je me souviens d'un de ses portraits qui trônait fièrement dans une des chambres chez mes grands-parents et je pense

qu'elle devait être assez jolie malgré son air très sérieux, sévère même.

Déjà âgée, restée menue, elle avait un visage rond et fin, une étole de fourrure posée sur les épaules, il se dégageait de ce portrait une grande élégance. Mais son regard sans aucune douceur, rempli d'intransigeance, n'inspirait pas vraiment de la sympathie et semblait nous inviter à « passer notre chemin ». Pourquoi ce regard glacial et cet air hautain ? Mystère.

À moins que ce ne soit le reflet du difficile combat d'une femme qui a refusé la vie de soumission et d'abnégation de la plupart de ses concitoyennes ?

À cette époque, les femmes dépendaient en effet complètement de leur mari et notre ancêtre l'instituteur, lui-même vieillissant, se faisait du souci pour sa fille.

Pardonnez-moi de faire cette petite parenthèse.

J'imagine qu'il était un de ces instits qui vous donnent le goût des auteurs classiques : mes favoris étaient La Fontaine pour son bon sens, son courage et l'humour de sa poésie et Victor Hugo.

Vous souvenez-vous de la fable du vieux laboureur qui voyant venir sa fin rassembla ses enfants en leur disant à propos de sa terre : « travaillez, prenez de la peine, un trésor est caché dedans ». Bien sûr, quand on est enfant, on pense à un vrai trésor, des Louis d'or par exemple. Mais ce trésor peut être d'un autre ordre. C'est d'abord ce contact à la nature, à la terre qui est essentiel à notre équilibre, qui apporte calme et sérénité.

Et cette recherche de trésor enfoui peut être aussi une invitation à la recherche de sa personnalité profonde et de la connaissance de soi dont parlait également Socrate, le philosophe grec. Se comparant à sa mère sage-femme, il prétendait accoucher les esprits, comme elle accouchait les corps, en mettant ses interlocuteurs face à leurs propres contradictions.

De question en question, il essayait de les emmener au-delà des apparences, à la recherche de la vérité. Noble tâche s'il en

est, mais combien difficile. Il me semble que cette invitation à creuser, fouiller, c'était un peu la psychanalyse avant l'heure.

Mais revenons à notre instituteur qui décida tout simplement de venir à la terre avec un souci d'abord très réaliste, pour que Maria ait une occupation et peut-être de quoi se subvenir après lui ?

Ils vivaient à Brévands, petite commune près de Carentan, dans la Manche, où il était instituteur. La ferme fut trouvée au Veys, à quelques kilomètres de là. Une aide fut nécessaire.

Eugène Le Marquis fut embauché.

Eugène avait deux frères. L'un était un petit artisan à Isigny-sur-Mer, l'autre était curé. Une forte personnalité aussi, très certainement, car enfant, j'ai également beaucoup entendu parler de l'abbé Le Marquis. Personnalité reconnue et appréciée, il deviendra beaucoup plus tard le parrain de Geneviève, ma maman. Sa volonté ne sera toutefois pas complètement respectée, car il voulait qu'elle s'appelle Marthe. Refus catégorique de mes grands-parents. Marthe sera son second prénom, le premier étant celui de la patronne de Paris, ce qui avait davantage de grâce pour leur première fille, après trois garçons.

Famille d'instit d'un côté, famille de curé de l'autre, voilà deux singularités de l'époque qui se sont bien accordées.

Ajoutez à cela qu'Eugène devait avoir des qualités auxquelles Maria ne fut pas insensible. C'était d'abord un bel homme, d'une grande classe. L'avis est unanime quand on regarde la seule photo de lui que je connaisse, au mariage de son fils. C'était ensuite un grand travailleur, un homme solide, un homme de la terre et c'était un passionné, il avait l'amour de la terre chevillé au corps.

En plus je crois qu'il a réellement su transmettre sa passion du jardin à son fils qui lui-même l'a retransmise à ses garçons. Ou du moins l'art de tenir et d'entretenir un jardin. C'était d'ailleurs vital puisque c'est de là aussi que provenait l'essentiel de la nourriture.

C'est bien de nourrir l'esprit, mais il ne faut pas oublier l'estomac ! Et aujourd'hui encore tout le monde s'y connaît en jardin dans la famille.

Ce jardin qui a traversé les années respirait l'ordre et la logique. Je l'ai toujours vu impeccable malgré sa grandeur, planches tirées au cordeau (petite corde qui sert à aligner) et allées rectilignes ! Cette impression d'immensité était renforcée par la proximité de celui du voisin. Une haie basse seulement séparait les jardins.

Dans cet habitat dispersé, la solidarité n'était pas un vain mot dans une vie rurale sans facilités et les voisins faisaient pratiquement partie de la famille. Des liens solides unissaient ces gens de même condition. On imagine Eugène, appuyé sur son manche de pelle ou de fourche, en train de discuter, par-dessus la haie, du temps qu'il va faire ou de la pluie qui tarde à venir, des légumes qui poussent ou des petits trucs pour qu'ils soient encore plus beaux. Dans ce domaine au moins les préoccupations et les petits plaisirs n'ont pas changé et les conversations d'hier doivent bien valoir celles d'aujourd'hui.

Ce vaste espace, lieu de convivialité où il était agréable de faire une pause, était la fierté de ses jardiniers et les moments importants de la famille y étaient immortalisés sur la pellicule, souvent au même endroit : devant la fenêtre de la salle à manger qui ouvrait sur l'allée principale. Ce mur, exposé au sud, recouvert d'une vigne était bordé de fleurs multicolores qui s'ouvraient au soleil de midi et se refermaient à la fraîcheur du soir. De belles roses encadraient la fenêtre. Je me souviens encore de leur teinte soutenue et de leur subtil parfum. Mais peu importe la couleur, seul le noir et blanc existait.

Ajoutons à cela qu'Eugène avait une personnalité assez forte pour résister à Maria. Ce fameux « caractère Le Marquis », de réputation « facile à vivre », qui préfère la paix à la guerre, la sagesse personnifiée en quelque sorte. Il n'empêche que sous des apparences de docilité, il est « doucement têtue », pour reprendre l'expression d'une de mes tantes qui a épousé un « Le Marquis ».

Une force tranquille, tellement sûre de son bon droit qu'elle s'impose toujours, sans faire de vagues, doucement mais sûrement, sans même qu'on s'en aperçoive, et avec le sourire... Ce n'est qu'une question de temps et peu importe le temps... Tout un art de la diplomatie.

La terre avait donc apporté un époux à Maria, ils se marièrent. Elle eut vite son trésor : Hippolyte.

Mon grand-père, votre arrière arrière-grand-père, Hippolyte Le Marquis, est né le 24 juin 1893. Sur le plan de la société, de grands bouleversements se produisaient. Un vent de liberté soufflait sur la France. Les citoyens en avaient assez des rois et des empereurs. La Troisième République avait balayé le Second Empire et après bien des difficultés, elle s'installait réellement.

Comme la plupart des enfants de l'époque, Hippolyte grandissait près de la nature dans cette société rurale avec, sans doute, l'idée de reprendre la ferme de ses parents. À l'écoute des bons conseils d'Eugène.

Enfant unique et sûrement enfant choyé, il a dû avoir une vie heureuse, quoique regrettant de n'avoir ni frères, ni sœurs. Il paraît qu'il disait que plus tard il aurait une grande famille (et il sera comblé).

Lorsque j'ai commencé à écrire cette petite histoire, je connaissais l'existence de Monsieur Briens et de sa fille Maria, mais ne sachant que très peu de choses à leur sujet, je n'avais imaginé leur consacrer que quelques lignes... Et voilà que j'ai suivi les conseils de ce vieux laboureur de La Fontaine. J'ai creusé, creusé, cherché et même si je ne connais pas encore son prénom, j'ai l'impression d'avoir retrouvé quelqu'un de fort sympathique, avec lequel je passerais bien encore un petit moment...